



ROBERT MUCHAMORE

CHERUB

MISSION 01

100
JOURS
EN ENFER





MISSION 1
100 JOURS
EN ENFER

Casterman
Rue Haute 139
1000 Bruxelles
Belgique

www.casterman.com

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre: *The Recruit*
©Robert Muchamore 2004 pour le texte

ISBN: 978-2-203-24014-8
N° d'édition: L.10EJDN002642.N001

©Casterman 2007 pour la première édition française
©Casterman 2022 pour la présente édition
Achevé d'imprimer en avril 2022, en Espagne
par Black Print CPI Iberica, (Calle Torre Bovera 19-25,
08740 St. Andreu de la Barca, Barcelona).
Dépôt légal: mai 2022; D.2022/0053/137

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

+

100 jours en enfer

Robert Muchamore



CHERUB/01

Traduit de l'anglais
par Antoine Pinchot



Avant-propos

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, des civils français s'organisèrent en mouvements clandestins pour combattre les forces d'occupation nazies. Parmi eux, on comptait bon nombre d'enfants chargés d'accomplir des missions de reconnaissance, de transmettre des messages ou de se lier à des soldats allemands souffrant du mal du pays, afin de rassembler les informations nécessaires au sabotage des opérations militaires ennemies.

L'espion anglais Charles Henderson, qui se trouvait en France en 1940, mena ainsi plusieurs missions avec de jeunes adolescents. Dès son retour en Grande-Bretagne, fort de cette expérience, il fonda CHERUB, une unité de renseignement composée d'une vingtaine de jeunes garçons.

Henderson est décédé en 1946, mais son organisation lui a survécu. Elle compte aujourd'hui plus de deux cent cinquante agents opérationnels âgés de dix à dix-sept ans. Bien que les techniques d'espionnage aient considérablement évolué depuis la fondation de CHERUB, sa raison d'exister n'a pas changé : aux yeux des criminels adultes, les enfants sont insoupçonnables.

1. Un simple accident

James Choke détestait les cours de chimie. Avant d'entrer au collège, il s'imaginait que cette discipline consistait à manier des tubes à essai afin de provoquer des jets de gaz et des gerbes d'étincelles. En réalité, il passait chaque leçon, assis sur un tabouret, à recopier les formules que Miss Voolt gribouillait sur le tableau noir, quarante ans après l'invention de la photocopieuse.

C'était l'avant-dernier cours de la journée. Dehors, la pluie tombait et le jour commençait à décliner. James somnolait. Le laboratoire était surchauffé, et il avait passé une grande partie de la nuit précédente à jouer à *Grand Theft Auto*.

Samantha Jennings était assise à ses côtés. Les professeurs adoraient son caractère volontaire, son uniforme impeccable et ses ongles vernis. Elle prenait ses notes avec trois stylos de couleurs différentes et couvrait ses cahiers pour les garder en bon état. Mais dès qu'ils avaient le dos tourné, elle se comportait

comme une vraie peau de vache. James la haïssait. Elle ne cessait de se moquer ouvertement de l'aspect physique de sa mère.

— La mère de James est si grosse qu'elle doit beurrer les bords de sa baignoire pour ne pas rester coincée.

Les filles de sa bande éclatèrent de rire, comme à leur habitude.

À la vérité, la mère de James était énorme. Elle commandait ses vêtements dans un catalogue de vente à distance réservé aux personnes souffrant d'obésité. Faire les courses en sa compagnie était un véritable cauchemar. Les gens la montraient du doigt, ou la dévisageaient avec insistance. Les enfants imitaient sa démarche maladroite. James l'aimait, mais il s'arrangeait toujours pour trouver un moyen de ne pas se montrer en sa compagnie.

— Hier, j'ai fait un footing de huit kilomètres, dit Samantha. Deux fois le tour de la mère de James.

Ce dernier leva la tête de son cahier d'exercices et plongea ses yeux bleus dans ceux de la jeune fille.

— Cette vanne est à crever de rire, Samantha. Encore plus drôle que les trois premières fois où tu nous l'as servie.

James était l'un des élèves les plus bagarreurs du collège. Si un garçon s'était permis de dire quoi que ce soit sur sa mère, il lui aurait flanqué une dérouillée mémorable. Mais comment devait-il réagir devant une fille ? Il prit la décision de s'asseoir aussi loin que possible de cette vipère dès le cours suivant.

— Essaie de te mettre à notre place, James. Ta mère est un monstre.

James était à bout de nerfs. Il se dressa d'un bond, si brutalement qu'il renversa son tabouret.

— C'est quoi ton problème, Samantha ? cria-t-il.

Un silence pesant régnait dans le laboratoire. Tous les regards étaient braqués sur lui.

— Qu'est-ce qui ne va pas, James ? demanda Samantha, tout sourire. Tu as perdu ton sens de l'humour ?

— Monsieur Choke, veuillez vous rasseoir et vous remettre au travail immédiatement, ordonna Miss Voolt.

— Si tu ajoutes quoi que ce soit, Samantha, je te...

James n'avait jamais brillé par sa repartie.

— ... je te jure que je...

Un gloussement stupide jaillit de la gorge de la jeune fille.

— Qu'est-ce que tu vas faire, James ? Rentrer à la maison pour faire un gros câlin à maman baleine ?

James voulait voir ce sourire stupide disparaître du visage de Samantha. Il la saisit par le col, la souleva de son tabouret, la plaqua face contre le mur puis la fit pivoter pour lui dire droit dans les yeux ce qu'il pensait de son attitude. Alors, il se figea. Un flot de sang ruisselait sur le visage de la jeune fille, jaillissant d'une longue coupure à la joue. Puis il aperçut le clou rouillé qui dépassait du mur.

Terrorisé, il fit un pas en arrière. Samantha porta une main à sa joue, puis se mit à hurler à pleins poumons.

— James Choke ! s'exclama Miss Voolt. Cette fois, tu as été trop loin !

Les élèves présents dans la salle murmurèrent. James n'eut pas le courage d'affronter l'acte qu'il venait de commettre. Personne ne croirait qu'il s'agissait d'un accident. Il se précipita vers la porte.

Miss Voolt le retint par le bras.

— Eh, où vas-tu, comme ça ?

— Poussez-vous ! cria James en lui administrant un violent coup d'épaule.

Stupéfaite et choquée, la femme chancela vers l'arrière en battant vainement des bras.

James détalait dans le couloir. Les grilles du collège étaient closes. Il les franchit d'un bond et quitta l'établissement par le parking des professeurs.



Il marchait sous la bruine comme un automate. Sa colère avait peu à peu cédé la place à l'anxiété. Jamais il ne s'était fourré dans une situation aussi dramatique.

Son douzième anniversaire approchait, et il se demandait s'il vivrait assez longtemps pour le célébrer. Il allait être exclu du collège, car ce qu'il avait commis était impardonnable. En outre, il était certain que sa mère allait l'étrangler.

Lorsqu'il atteignit le petit parc de jeux situé près de chez lui, il sentit la nausée le gagner. Il consulta sa montre. Il était trop tôt pour rentrer à la maison sans

risque d'éveiller les soupçons. Il n'avait pas un sou en poche pour s'offrir un coca à l'épicerie du coin. Il n'avait d'autre solution que de se réfugier dans le parc et se mettre à l'abri sous le tunnel en béton.

Celui-ci était plus étroit que dans ses souvenirs. Les parois étaient recouvertes de tags, et il exhalait une révoltante odeur d'urine canine. James s'en moquait. Il avait le sentiment de mériter ce séjour dans une cachette glacée et malodorante. Il frotta ses mains pour les réchauffer. Alors, des images du passé lui revinrent en mémoire.

Il revit le visage de sa mère, mince, éclairé d'un sourire, apparaissant à l'extrémité du tunnel. *Je vais te manger, James*, grondait-elle. Les mots résonnaient sous la voûte de béton. C'était chouette.

— Je ne suis qu'un pauvre minable, murmura James.

Ses paroles résonnèrent en écho. Il remonta la fermeture Éclair de son blouson et y enfouit son visage.

Une heure plus tard, James parvint à la conclusion que deux possibilités s'offraient à lui : il devait se résoudre à croupir dans ce tunnel jusqu'à la fin de ses jours, ou rentrer à la maison pour affronter la fureur de sa mère.



Dans le vestibule, il jeta un œil au téléphone posé sur la tablette.

12 appels en absence

À l'évidence, le directeur de l'école s'était acharné à joindre sa mère. James se félicita qu'il n'y soit pas parvenu, mais il se demandait pourquoi elle n'avait pas décroché. Puis il remarqua la veste de l'oncle Ron suspendue au portemanteau.

Ce type avait surgi dans sa vie alors qu'il n'était encore qu'un bébé. C'était un véritable boulet qui fumait, buvait et ne quittait la maison que pour picoler au pub. Il avait eu un job, une fois, mais s'était fait virer au bout de deux semaines.

Si James avait toujours su que Ron était un bon à rien, sa mère avait mis du temps à en prendre conscience et à se résoudre à le mettre à la porte. Hélas, il avait eu le temps de l'épouser et de lui faire un enfant. Pour quelque raison étrange, elle conservait de l'affection pour lui et n'avait jamais demandé le divorce. Ron se pointait une fois par semaine, sous prétexte de voir sa fille Lauren. En réalité, il faisait son apparition lorsqu'elle se trouvait à l'école, dans le seul but de soutirer quelques billets.

Sa mère, Gwen, était affalée sur le sofa du salon. Ses pieds étaient posés sur un tabouret. Elle portait un bandage à la cheville gauche. Ron, lui, était avachi dans un fauteuil, les talons sur la table basse, les orteils saillant de ses chaussettes trouées. Ils étaient tous deux ivres morts.

— Maman, tu sais bien que tu n'as pas le droit de boire, avec ton traitement, protesta James, oubliant aussitôt tous ses problèmes.

Ron se redressa péniblement en tirant sur sa cigarette.

— Salut, mon petit, dit-il en exhibant ses dents déchaussées. Papa est de retour à la maison,

James et Ron se jaugèrent en silence.

— Tu n'es pas mon père.

— Exact, fiston. Ton père a pris ses cliques et ses claques le jour où il a aperçu ta sale petite face de rat.

James hésita à évoquer devant son beau-père l'incident qui s'était produit au collège, mais sa faute était un poids trop lourd à porter.

— Maman, il m'est arrivé un truc au bahut. C'était un accident.

— Tu as encore mouillé ton pantalon ? ricana Ron.

James resta sourd à cette provocation.

— Écoute, mon chéri, dit Gwen d'une voix pâteuse, nous discuterons de tout ça plus tard. Pour le moment, va chercher ta sœur à l'école. J'ai bu quelques verres de trop et je ne devrais pas conduire dans cet état.

— Maman, c'est vraiment sérieux. Il faut qu'on en parle.

— Fais ce que je te demande, James. J'ai une migraine abominable.

— Lauren est assez grande pour rentrer toute seule.

— Obéis, pour une fois ! aboya Ron. Gwen, si tu veux mon avis, ce petit con a besoin d'un bon coup de pied où je pense.

— Maman, il t'a piqué combien, aujourd'hui ? demanda James d'un ton acide.

Gwen secoua une main devant son visage. Elle détestait ces disputes incessantes.

— Bon sang, est-ce que vous ne pouvez pas passer cinq minutes dans la même pièce sans vous faire la guerre ? James, va voir dans mon porte-monnaie. Achetez-vous quelque chose pour dîner en rentrant. Je n'ai pas envie de cuisiner, ce soir.

— Mais...

— Débarrasse-nous le plancher avant que je perde patience, gronda Ron.

James était impatient d'être de taille à flanquer une raclée à son beau-père et de débarrasser une bonne fois pour toutes sa mère de ce parasite.

Il se retira dans la cuisine et inspecta le contenu du porte-monnaie. Un billet de dix livres aurait largement fait l'affaire, mais il en prit quatre. Ron avait la désagréable habitude de dérober tout l'argent qui passait à sa portée, et il savait qu'il ne serait pas soupçonné. Il fourra les quarante livres dans une poche arrière de son pantalon. Gwen ne se faisait aucune illusion sur les espèces qu'elle laissait traîner. Elle gardait ses économies dans un coffre, à l'étage.

2. Lauren

La plupart des enfants se contentent d'une seule console de jeux. James Choke, lui, possédait toutes les machines disponibles sur le marché, tous les jeux et tous les accessoires imaginables. Un PC, un lecteur MP3, un Nokia, une télé 16/9 et un graveur de DVD. Il n'en prenait aucun soin. Lorsqu'un appareil rendait l'âme, il s'en procurait un autre, tout simplement. Huit paires de Nike. Un skateboard dernier cri. Un vélo à six cents livres. Des centaines de jouets sophistiqués. Quand sa chambre était en désordre, c'était comme si une bombe venait d'exploser dans un magasin *Toys'R'Us*.

Si James possédait tout cela, c'est parce que Gwen Choke vivait d'escroqueries. Depuis son salon, tout en se gavant de pizzas devant les séries télé de l'après-midi, elle dirigeait un réseau de voleurs qui pillaient les grands magasins. Elle ne prenait jamais part à ces méfaits. Elle se contentait de noter des commandes et de communiquer des ordres à ses complices. Elle surveillait ses arrières. Elle se tenait à l'écart des stocks

de matériel volé et changeait fréquemment de mobile pour éviter que la police ne trace ses appels.



James n'était pas retourné à l'école primaire depuis la fin du CM2, avant les vacances d'été. Quelques mères de famille bavardaient devant le portail.

— Comment va ta mère ? demanda l'une d'elles.

— Elle cuve, répondit-il d'un ton amer.

Elle venait de le chasser de la maison, et il n'avait aucune envie de la ménager. Les femmes échangèrent des regards entendus.

— Je cherche le dernier *Call of Duty* pour PlayStation 2. Elle peut me trouver ça ?

Il haussa les épaules.

— Évidemment. Cinquante pour cent du prix public, en liquide.

— Tu t'en souviendras ?

— Non. Notez-moi ça sur un bout de papier, avec votre nom et votre numéro de téléphone. Je ferai passer la commande.

Les mères de famille s'exécutèrent en jacassant. Des baskets, des bijoux, des voitures radiocommandées.

— Il me faut ça pour mardi, exigea l'une d'elles.

James n'était pas d'humeur.

— Si vous avez des précisions à apporter, mettez-les par écrit. Je ne peux pas me souvenir de tout.

Lorsque la cloche sonna, un flot d'enfants déferla

hors de l'école. Lauren, neuf ans, fut la dernière à quitter l'établissement. Elle était blonde, comme James, mais elle était parvenue à persuader sa mère de la laisser se teindre les cheveux en noir. Elle gardait les mains enfoncées dans les poches de son bomber. Son jean était taché de boue. Elle avait passé l'heure du déjeuner à jouer au football avec les garçons.

Elle ne vivait pas sur la même planète que les autres filles de son âge. Elle ne possédait pas une seule robe. Elle avait passé ses Barbie au micro-ondes à l'âge de cinq ans et, lorsque deux possibilités s'offraient à elle, elle choisissait toujours la troisième.

— Je hais cette vieille chouette, lâcha-t-elle en se plantant devant James.

— Qui ça ?

— Miss Reed. Elle nous a collé une interro de maths. J'ai fini toutes les opérations en deux minutes, mais elle m'a forcée à rester assise, à me tourner les pouces, en attendant que les autres débiles terminent leurs additions. Elle ne m'a même pas autorisée à aller chercher mon bouquin aux vestiaires.

James se souvint que Miss Reed se comportait de la même manière lorsqu'il était dans sa classe, trois années plus tôt. Elle lui donnait l'impression d'infliger des punitions aux élèves qui se montraient trop brillants.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda Lauren.

— Maman est encore bourrée.

— Mais elle n'a pas droit de boire à cause de son opération.

— Je sais. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Et toi, tu n'es pas au collège ?

— Je me suis battu. Ils m'ont renvoyé.

Lauren secoua la tête mais ne parvint pas à réprimer un sourire.

— Et une bagarre de plus. Ça fait trois ce trimestre, si mes souvenirs sont bons.

James préféra ne pas s'attarder sur le sujet.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle. Par quoi je commence ?

Lauren haussa les épaules.

— Je m'en fous. Allez, vide ton sac.

— La mauvaise, c'est que ton père est à la maison. La bonne, c'est que maman m'a filé du fric pour acheter à dîner. Il devrait s'être barré avant notre retour.



Au fast-food, James s'offrit un menu double cheese-burger. Lauren n'avait pas très faim. Elle commanda des oignons frits et un coca, puis s'empara d'une poignée de sachets de ketchup et de mayonnaise. Tandis que son frère engloutissait son dîner, elle les déchira et en vida le contenu sur la table.

— Pourquoi tu fais ça ? demanda-t-il.

— En fait, répondit-elle, l'air absent, en mélangeant les deux ingrédients avec les doigts, je dois dessiner un smiley. Il en va de la survie du monde libre.

— Tu réalises que quelqu'un va devoir nettoyer tout ça ?

— M'en fous, répliqua-t-elle, le visage fermé.

James avala la dernière bouchée de son cheese-burger puis, ne se sentant pas rassasié, lorgna vers les oignons de sa sœur.

— Tu les finis pas ?

— Prends-les si tu veux. Ils sont froids de toute façon.

— Il n'y a rien à manger à la maison, Lauren. Tu ferais mieux d'en profiter.

— Je n'ai pas faim, dit Lauren. Je me ferai des sandwiches, plus tard.

James adorait les sandwiches de Lauren. Ils étaient démentiels. Nutella, miel, sucre glace, sirop d'érable, pépites de chocolat. Peu importaient les ingrédients, pourvu qu'ils soient sucrés, en quantité industrielle, que le pain soit croustillant, la garniture chaude, collante et épaisse. Ces spécialités valaient la peine de se brûler les doigts.

— D'accord, mais t'auras intérêt à nettoyer la cuisine. La dernière fois, maman a failli devenir cinglée.



Il faisait nuit lorsqu'ils tournèrent au coin de la rue où ils vivaient. À peine s'y étaient-ils engagés que deux garçons bondirent au-dessus d'une clôture. L'un d'eux plaqua James face à un mur, puis lui tordit le bras derrière le dos.

— Salut mon pote, murmura-t-il, la bouche collée à son oreille. Je t'attendais avec impatience.

L'autre garçon ceintura Lauren, puis colla une main sur sa bouche pour étouffer ses cris.

James s'en voulait d'avoir été aussi stupide. Il s'était inquiété de la réaction de sa mère, du directeur du collège et de la police, mais il avait oublié que Samantha Jennings avait un frère de seize ans.

Greg Jennings était le chef d'une bande de voyous qui régnait par la terreur sur le quartier de James. Ils cassaient des voitures, détroussaient les passants et n'hésitaient pas à faire usage de leurs poings. Il valait mieux baisser les yeux sur leur passage. Ceux qui avaient affaire à eux pouvaient s'estimer heureux de s'en tirer avec une paire de gifles et quelques pièces de moins dans leur porte-monnaie. Aux yeux des membres de ce gang, il n'y avait pas pire offense que de s'en prendre à l'une de leurs sœurs.

Greg Jennings écrasa le visage de James contre la brique.

— Prépare-toi à souffrir à ton tour.

James sentit le sang couler le long de sa joue. Toute résistance était inutile. Greg aurait pu le briser comme une brindille.

— Tu as peur ?

James resta muet, mais ses tremblements étaient éloquentes.

— File-moi ton fric.

Il lui tendit ce qui restait de ses quarante livres.

— Ne fais pas de mal à ma sœur, je t'en supplie.

Le garçon tira de sa poche un couteau.

— La mienne est rentrée à la maison avec huit points de suture au visage, dit Greg. Heureusement pour vous, charcuter les petites filles ne m’amuse pas.

Il trancha la cravate de James, coupa les boutons de sa chemise et déchira ses jambes de pantalon de haut en bas.

— Prépare-toi à vivre des jours difficiles. On va se revoir souvent, toi et moi.

Sur ces mots, il le frappa à l’estomac puis disparut dans l’obscurité en compagnie de son complice. James s’était déjà fait corriger par Ron, mais jamais il n’avait reçu un coup aussi violent. Il s’effondra sur le trottoir.

Lauren s’accroupit à ses côtés et, sans manifester la moindre pitié, lui demanda :

— Tu t’es battu avec Samantha Jennings ?

Il leva les yeux vers sa sœur. La honte était plus forte que la douleur.

— C’était un accident. Je voulais juste lui faire peur.

Lauren se redressa, tourna les talons et se dirigea vers la maison.

— Aide-moi à me relever. Je ne peux pas marcher.

— Tu n’as qu’à ramper, fumier.

Mais au bout de quelques mètres, elle réalisa qu’elle ne pouvait se résoudre à abandonner son frère, même si c’était un parfait crétin. Elle rebroussa chemin puis, tant bien que mal, l’aida à se traîner jusqu’à la maison.

3. Rouge sang

James tituba dans l'entrée, une main plaquée sur l'estomac. Il inspecta l'écran du mobile :

48 appels en absence

4 SMS

Il éteignit l'appareil puis risqua un œil dans le salon. La pièce était plongée dans la pénombre, mais la télé était restée allumée. Sa mère dormait sur le canapé. Ron avait quitté la maison.

— Il est parti, chuchota-t-il.

— Ouf, soupira Lauren. Je n'aurai pas à supporter ses baisers baveux et son haleine de poney.

Elle se baissa pour ramasser une enveloppe glissée sous le paillason.

— Tiens, ça vient du collègue.

Elle déchiffra laborieusement la note manuscrite :

— *Chère Mrs Choke, veuillez avoir l'obligeance de me contacter au plus vite au numéro figurant ci-dessous, con...*
« con » quelque chose.

— Concernant, devina James.

— ... *concernant le comportement de votre fils. Michael Rook, directeur.*

Lauren suivit James jusqu'à la cuisine. Il se versa un verre d'eau puis se laissa tomber sur une chaise. Elle s'assit en face de lui et ôta ses baskets.

— Maman va te massacrer, dit-elle avec un sourire radieux.

À ses yeux, son frère méritait d'en baver.

— Tu ne peux pas la fermer ? J'essaye de ne pas y penser.



James s'enferma dans la salle de bains. Son reflet dans le miroir le fit sursauter. La partie gauche de son visage et ses cheveux blonds étaient barbouillés de sang. Il vida ses poches et fourra ses vêtements déchirés dans la poubelle. Il devait s'en débarrasser avant que sa mère ne les découvre.

Les questions se bousculaient dans son esprit. Il ignorait ce qui le poussait à se mettre dans de telles situations. Il passait son temps à se battre. Il était intelligent, mais ne travaillait jamais et récoltait des notes catastrophiques. Ses professeurs lui répétaient sans cesse qu'il gâchait son potentiel et qu'il finirait par mal tourner. Il commençait à partager leur avis et il les détestait plus que jamais.

Il se glissa dans la cabine de douche et tourna le

robinet. Aussitôt, ses douleurs s'estompèrent. Il regarda un tourbillon rougeâtre se former à ses pieds.

James doutait de l'existence de Dieu, mais ce qui lui arrivait ressemblait à une punition céleste. Il se demanda s'il était permis de prier tout nu sous la douche, jugea que ça n'avait aucune importance et joignit les mains.

— Salut, Dieu. Je sais, je ne me comporte pas toujours comme je le devrais. Jamais, en fait. S'il te plaît, aide-moi à être bon, ou juste un peu meilleur. Et ne laisse pas Greg Jennings m'envoyer au cimetière. Amen. À plus.

Il contempla ses mains, mal à l'aise, peu convaincu de l'utilité du rituel qu'il venait d'accomplir. Il sortit de la douche et dévissa le bouchon du flacon d'antiseptique.



James enfila ses vêtements favoris : un maillot d'Arsenal et un pantalon de jogging Nike usé jusqu'à la corde. Il les cachait au fond d'un placard, car sa mère fichait à la poubelle tout ce qui n'avait pas l'air d'avoir été volé la veille. Elle n'avait jamais compris à quel point il était agréable de porter des vieilles fringues rien qu'à soi.

Il avala un verre de lait et les deux sandwiches que Lauren lui avait préparés, puis il joua une demi-heure à *GT4* sous la couette. Il se sentait mieux, mais son ventre

lui faisait un mal de chien chaque fois qu'il faisait un mouvement brusque.

La voiture de James s'écrasa dans un rail de sécurité. Aussitôt, six bolides le doublèrent, et il se retrouva en dernière position. Il envoya valser la manette. Il n'arrivait jamais à négocier ce virage. Les bagnoles dirigées par la console tournaient comme sur des rails. Il avait la conviction que le jeu trichait. Et puis il en avait assez de jouer seul. Lauren détestait les jeux vidéo. Elle n'aimait que le foot et le dessin.

Il s'empara de son portable et composa le numéro de son copain Sam, qui habitait la maison voisine.

— Bonsoir, Mrs Smith. C'est James Choke. Est-ce que je peux parler à Sam ?

Le garçon décrocha le téléphone dans sa chambre. Il semblait surexcité.

— Salut, pauvre cinglé, dit-il en riant. Eh bien, tu t'es foutu dans une sacrée galère !

James ne s'attendait pas à une telle entrée en matière.

— Qu'est-ce qui s'est passé quand je suis parti ?

— Un truc de dingue, mec. Samantha avait du sang partout. Une ambulance est venue la chercher. Miss Voolt a complètement perdu les pédales. Elle a dit que c'était la goutte qui faisait déborder le vase, et qu'elle allait prendre sa retraite anticipée. Le directeur en personne est venu remettre de l'ordre. Il a collé trois jours d'exclusion à Miles, juste parce qu'il a rigolé.

James n'en croyait pas ses oreilles.

— Trois jours d'exclusion pour avoir *rigolé* ?
— Il était fou de rage. Ah, au fait, tu es renvoyé définitivement.

— Arrête de délirer.

— Je parle sérieusement. Tu n'as même pas terminé le premier trimestre. Je crois que c'est un record. J'imagine que ta mère t'a fait la tête au carré.

— Elle n'est pas encore au courant. Elle roupille.
Sam éclata de rire.

— Elle dort ? Tu ne crois pas que tu devrais la réveiller pour lui apprendre la bonne nouvelle ?

— Elle n'en a rien à cirer, mentit James, d'un ton faussement détaché. Tu veux passer pour jouer à la PlayStation ?

Son ami se fit plus sérieux.

— Désolé, mon vieux. J'ai des devoirs à finir.

James pouffa.

— Tu ne fais *jamais* tes devoirs.

— J'ai été obligé de m'y mettre. Mes parents m'ont collé la pression. Mes cadeaux d'anniversaire sont en jeu.

James savait que son camarade mentait, mais il ignorait les motifs qui le poussaient à le rejeter. D'habitude, sa mère le laissait faire tout ce qu'il voulait.

— Arrête ton cinéma, tu veux ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu es fâché contre moi ?

— C'est pas ça, James, mais...

— Mais quoi, Sam ?

— Essaie de te mettre à ma place, bordel.

- Je ne comprends pas.
- Tu es un pote, mais je crois qu'on ne pourra pas se voir pendant un moment, le temps que les choses se calment un peu.
- Pourquoi, Sam ?
- Parce que Greg Jennings a juré d'avoir ta peau. Je préfère qu'on ne me voie pas traîner avec toi.
- À deux, on pourrait se défendre.
- Sam n'avait jamais rien entendu d'aussi drôle.
- Tu m'as bien regardé, James ? Je suis taillé comme une crevette. Que veux-tu que je fasse contre ces types ? Je t'aime bien, mon vieux. Vraiment. Mais il ne fait pas bon être ton copain, par les temps qui courent.
- Merci de ton soutien, Sam.
- Tu aurais dû réfléchir avant de planter la sœur de ce malade à un clou rouillé.
- Je ne l'ai pas fait exprès. C'était un accident.
- Rappelle-moi quand tu seras arrivé à faire avaler ça à Greg Jennings.
- J'arrive pas à croire que tu me fasses ça.
- Tu ferais comme moi si tu étais à ma place. Et tu le sais très bien.
- OK. Alors, comme ça, je suis en quarantaine.
- Ne rends pas les choses plus difficiles, James. Je suis désolé.
- Ouais, ouais, c'est ça.
- On peut toujours se téléphoner, tu sais. On reste amis.

- Merci encore, Sam.
- Il faut que je te laisse, là.
- Éclate-toi bien avec tes devoirs, espèce de salaud.

James raccrocha et se demanda s'il devait prier de nouveau.



Il s'endormit devant un talk-show débile. Il rêva que Greg Jennings piétinait ses boyaux et se réveilla en sursaut.

Son ventre était si douloureux qu'il parvint à peine à se traîner jusqu'aux toilettes. Il lâcha une goutte d'urine écarlate. Il n'en croyait pas ses yeux. Rouge vif. Du sang. Une fois sa vessie vidée, la douleur se dissipa. Mais il crevait de trouille.

Il fallait qu'il avertisse sa mère.

Dans le salon, la télé était restée allumée, le volume à fond. Il l'éteignit.

— Maman, murmura-t-il.

Quelque chose clochait. Sa mère était étrangement calme. Trop calme. Il toucha son bras. Il était glacé. Il passa une main devant son visage. Elle ne respirait pas. Pas de pouls. Plus rien.



À l'arrière de l'ambulance, James serrait Lauren dans ses bras. Le corps de leur mère, dissimulé sous

une couverture grise, reposait sur un brancard à moins d'un mètre d'eux. Il se sentait perdu, mais il s'efforçait de garder une contenance devant sa petite sœur éplorée.

Le véhicule s'immobilisa devant l'hôpital. James regarda sa mère pour la dernière fois. Il réalisa avec amertume qu'il garderait d'elle le souvenir d'une masse informe illuminée par la lumière bleutée des gyrophares.

Il descendit de l'ambulance. Lauren restait agrippée à son bras, et rien au monde n'aurait pu lui faire lâcher prise. Elle avait cessé de pleurer, mais elle haletait comme un animal blessé.

Ils marchèrent comme des robots jusqu'au guichet d'accueil. Une infirmière les conduisit jusqu'à une salle d'examen où les attendait une jeune femme brune vêtue d'une blouse blanche.

— Je suis le docteur May. Vous devez être James et Lauren.

Il caressa doucement l'épaule de sa sœur.

— Lauren, peux-tu lâcher ton frère ? Il faut que nous parlions.

La petite fille resta sans réaction.

— On dirait qu'elle est sourde et muette, dit James.

— Elle est en état de choc. Je vais lui administrer un calmant, pour la soulager un peu.

Le docteur May saisit une seringue sur un chariot puis releva la manche de Lauren.

— Tiens-la, s'il te plaît.

Elle planta l'aiguille au creux de son bras. Aussitôt, la petite fille se détendit. James l'aida à s'allonger sur une couchette. La femme posa une couverture sur ses jambes.

— Merci, murmura James d'une voix étranglée.

— Tu as dit à l'ambulancier que tu avais du sang dans tes urines.

— Oui.

— Tu as reçu un coup à l'estomac ?

— Je me suis battu. C'est grave ?

— Tu saignes à l'intérieur. En principe, ce n'est pas plus grave qu'une coupure externe. Ça devrait passer tout seul. Reviens me voir si rien n'a changé d'ici demain soir.

— Qu'est-ce qu'on va faire de nous ?

— Une assistante sociale va contacter les membres de ta famille.

— Je n'ai personne. Ma grand-mère est morte l'année dernière et je ne sais même pas qui est mon père.

4. Seuls au monde

Le lendemain matin, James se réveilla entre des draps qui empestaient le désinfectant. Il ignorait où il se trouvait. La dernière chose dont il se souvenait, c'était d'avoir avalé un somnifère avant de monter à bord d'une voiture, la tête lourde.

Il avait dormi tout habillé. Ses baskets traînaient sur le sol. Lauren dormait à ses côtés, dans un lit de métal identique à celui qu'il occupait. Elle suçait son pouce, une habitude abandonnée depuis sa petite enfance. Ce n'était pas bon signe.

Il se leva, l'esprit confus et les mâchoires raides. Il avait une migraine épouvantable. Il fit coulisser une porte et découvrit un cabinet de toilette. Il constata avec soulagement que sa vessie fonctionnait normalement. Il s'aspergea le visage. Il avait conscience qu'il aurait dû être anéanti par la mort de sa mère, mais il ne ressentait absolument rien. Tout lui semblait irréel. Il avait l'impression de se regarder agir de l'extérieur, comme s'il était assis devant un poste de télévision.

Il écarta un rideau, jeta un coup d'œil par la fenêtre et aperçut des enfants qui couraient en tous sens. Sa mère l'avait fréquemment menacé de l'envoyer en pension. À l'évidence, son vœu avait enfin été exaucé.

Au moment où il quitta la chambre, une alarme discrète retentit dans le couloir. Aussitôt, une jeune femme aux cheveux violets vint à sa rencontre.

— Bienvenue au centre Nebraska, James. Je m'appelle Rachel. Comment te sens-tu ?

Il haussa les épaules.

— Je suis vraiment désolée pour ce qui est arrivé à ta mère.

— Merci, mademoiselle.

Elle sourit.

— Ici, on me donne toutes sortes de surnoms grossiers, mais on ne m'appelle jamais *mademoiselle*.

— Excusez-moi.

— Je vais commencer par te faire visiter le centre. Ensuite, tu prendras ton petit déjeuner. Est-ce que tu as faim ?

— Un peu.

— Je vais être franche. Ce centre est une vraie poubelle. Ce n'est pas l'endroit rêvé pour se reconstruire après le drame que tu as vécu, mais sache que toute l'équipe est là pour t'aider.

— Entendu.

— Voici notre piscine olympique.

Derrière une fenêtre, James aperçut une pataugeoire où stagnait un mélange brunâtre d'eau de pluie et de

mégots de cigarette. Il esquaissa un sourire. Rachel avait l'air sympa, même si elle servait sans doute le même sketch à tous les naufragés qui atterrissaient dans son établissement.

— Notre complexe sportif. Son accès est rigoureusement interdit aux pensionnaires qui n'ont pas fait leurs devoirs.

Un jeu de fléchettes fixé à un mur jauni. Deux tables de billard aux tapis raccommodés avec du papier adhésif. Un porte-parapluies où étaient rangées des queues ébréchées.

— Les chambres sont au-dessus. Les vôtres au premier étage, celles des filles au second. Les baignoires et les douches sont à l'entresol. On a souvent du mal à vous y traîner, vous, les garçons.

— J'ai une douche dans ma chambre.

— Tu n'y passeras qu'une nuit, James. Elle est réservée aux nouveaux arrivants.

D'autres pensionnaires vêtus d'uniformes scolaires étaient rassemblés dans le réfectoire.

— Les couverts sont ici, les céréales et les jus de fruits là, les plats chauds au self-service. Vas-y, fais comme chez toi.

— Super.

Il se sentait mal à l'aise, intimidé de se trouver en présence d'inconnus.

— Rejoins-moi dans mon bureau quand tu auras terminé.

— Et ma sœur ?

— Tu pourras la voir dès qu'elle sera réveillée.

James se servit une assiette de Frosties et s'assit à une table inoccupée. Les autres pensionnaires l'ignorèrent. L'arrivée d'un nouveau n'avait apparemment rien d'exceptionnel à leurs yeux.



Rachel était pendue au téléphone. Son bureau était couvert de dossiers et de classeurs. Une cigarette se consumait dans le cendrier. Elle raccrocha et tira une bouffée. Elle vit le regard de James se poser sur le panneau *Interdit de fumer*.

— Ils ne peuvent pas me mettre à la porte, dit-elle. Nous sommes déjà en sous-effectif. Tu en veux une ?

James était scandalisé qu'un adulte lui fasse une telle proposition.

— Je ne fume pas.

— C'est bien. Ces trucs-là filent le cancer, mais je préfère vous en offrir que de vous voir voler dans les magasins. Trouve-toi un endroit où t'asseoir. Mets-toi à l'aise.

James ôta la haute pile de papiers posée sur une chaise et s'installa.

— Alors, comment te sens-tu ?

— Je crois que le somnifère qu'ils m'ont donné m'a un peu assommé.

— Ça, ça va passer. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Comment te sens-tu par rapport à ce qui est arrivé à ta mère ?

Il haussa les épaules.

— Pas très bien.

— L'important, c'est de ne pas ruminer d'idées noires. Un psy va te recevoir, mais tu peux parler à tous les membres de l'équipe. Même à trois heures du matin.

— Comment est-elle morte ?

— D'après ce que je sais, ta mère prenait des analgésiques. Elle souffrait d'un ulcère à la jambe.

— Elle n'était pas censée boire. Ça a quelque chose à voir avec ça, n'est-ce pas ?

— Le mélange a plongé ta mère dans un profond sommeil, et son cœur a flanché. Sache qu'elle n'a pas souffert, si ça peut te consoler.

— Qu'est-ce qu'on va faire de nous ?

— Je crois que vous n'avez pas de famille.

— Juste mon beau-père. Je l'appelle oncle Ron.

— La police l'a contacté la nuit dernière.

— J'espère qu'ils l'ont jeté en prison.

Rachel sourit.

— Nous avons échangé quelques mots. Si je comprends bien, ce n'est pas le grand amour entre vous. Tu t'entends bien avec Lauren ?

— Pas mal. On se dispute dix fois par jour, mais je crois qu'on ne peut pas se passer l'un de l'autre.

— Aux yeux de la loi, ta mère et ton beau-père étaient toujours mariés, même s'ils vivaient séparés. Ron est le père de Lauren. Il obtiendra automatiquement sa garde s'il en fait la demande.

— Nous ne pouvons pas vivre avec lui. C'est une espèce de clochard.

— Il ne souhaite pas que Lauren soit placée dans une institution. Légalement, nous n'avons pas de recours, sauf en cas de maltraitance. James, il y a une chose qu'il faut que je te dise...

Il comprit aussitôt de quoi il retournait.

— Il ne veut pas de moi, c'est ça ?

— Je suis navrée.

Il fixa le sol et s'efforça de ne pas s'abandonner à la colère.

Si finir dans un orphelinat était un sort peu enviable, être confié à la garde de Ron était bien pire encore.

Rachel fit le tour du bureau et serra James dans ses bras.

— Je suis vraiment désolée.

Il se demandait pourquoi son beau-père tenait tant à obtenir la garde de sa demi-sœur.

— Combien de temps il nous reste avant d'être séparés ?

— Ron viendra la chercher en fin de matinée.

— On ne peut vraiment pas passer quelques jours ensemble ?

— Ça peut être difficile à avaler, James, mais différer cette séparation ne ferait que rendre les choses plus difficiles. Vous aurez toujours la possibilité de vous rendre visite.

— Il est incapable de s'occuper d'elle. Maman faisait tout à la maison. Lauren a peur du noir. Elle ne peut pas

aller à l'école toute seule. Ron ne s'en sortira pas. C'est un minable.

— Ne t'inquiète pas, James. Nous effectuerons des contrôles pour nous assurer qu'elle est bien traitée. Si ce n'est pas le cas, nous prendrons les mesures qui s'imposeront.

— Et moi ? Je vais rester ici ?

— Oui, jusqu'à ce que nous te trouvions une famille d'accueil. Des gens qui ont l'habitude de recevoir des jeunes gens comme toi pour des périodes de quelques mois. Il est même possible qu'un couple s'attache à toi et décide de t'adopter.

— Combien de temps ça prendra ?

— Nous manquons de familles d'accueil en ce moment. Quelques mois, au minimum. Tu devrais passer un peu de temps avec ta sœur avant l'arrivée de Ron.

James regagna sa chambre et secoua gentiment Lauren. Elle s'éveilla, se frotta les yeux puis se redressa lentement.

— Où est-ce qu'on est ? demanda-t-elle. À l'hôpital ?

— Non. À l'orphelinat.

— J'ai mal à la tête. J'ai mal au cœur.

— Tu te rappelles ce qui s'est passé cette nuit ?

— Je me souviens que tu m'as dit que maman était morte, et puis on a attendu l'ambulance. Après, je crois que je me suis endormie.

— On t'a fait une piqûre. Le médecin a dit que tu te sentirais un peu bizarre à ton réveil.

- C'est ici qu'on va vivre, maintenant ?
- Ron va venir te chercher un peu plus tard.
- Juste moi ?
- Oui, juste toi.
- Je crois que je vais vomir.

Elle posa une main sur sa bouche. Il recula.

— C'est par là, dit-il en désignant la porte coulissante.

Lauren se rua vers les toilettes. James entendit des sons écoeurants. Elle toussa un peu, puis actionna la chasse d'eau. Au bout d'une minute, il frappa à la porte.

— Tout va bien ?

La petite fille ne répondit pas. Il entra. Elle sanglotait en silence, accroupie sur le carrelage.

— À quoi va ressembler ma vie avec papa ?

James la serra dans ses bras. Elle avait toujours été à ses côtés, et il réalisait à quel point elle allait lui manquer.

Ayant retrouvé son calme, elle prit une douche puis, comme elle était incapable d'avaler quoi que ce soit, ils s'assirent dans la salle de jeux. Le centre était désert. Les autres pensionnaires étaient partis pour l'école.

Ces dernières minutes passées ensemble furent douloureuses. James chercha vainement des paroles propres à soutenir le moral de Lauren et à rendre la séparation plus facile. Mais elle gardait les yeux rivés au sol, martelant les pieds de sa chaise du talon de ses Reebok.

Ron fit irruption dans la pièce, un cornet de glace à la main. Lauren prétendit qu'elle n'avait pas faim, mais

finir par l'accepter. Sa gorge était serrée. James, lui, faisait des efforts démesurés pour ne pas fondre en larmes devant son beau-père.

— Tiens, dit Ron en lui tendant un morceau de papier. C'est mon numéro, au cas où tu voudrais revoir Lauren. Il faut que je vide la maison. L'assistante sociale m'a dit qu'ils vont t'emmener là-bas. T'as intérêt à ramasser toutes tes affaires. Tout ce qui sera encore là vendredi passera à la poubelle.

James était abasourdi. Comment pouvait-il se montrer aussi cruel en un tel moment ?

— C'est toi qui as amené de l'alcool à la maison, murmura-t-il. Tu l'as tuée.

— Personne ne l'a forcée à boire. Pendant que j'y pense, ne va pas t'imaginer que tu verras Lauren très souvent.

James était sur le point d'exploser.

— Quand je serai grand, je te tuerai. Je le jure devant Dieu.

Ron éclata de rire.

— Hou, je suis mort de trouille, James. Attends un peu que les garçons du centre t'apprennent les bonnes manières. Il est grand temps que quelqu'un s'en charge.

Sur ces mots, il saisit la main de Lauren et la traîna vers le parking de l'orphelinat.

5. La chasse au trésor

James arma la queue et frappa la bille blanche de toutes ses forces. Le résultat lui importait peu. Il cherchait à se vider l'esprit. Il jouait depuis plusieurs heures lorsqu'un jeune homme d'une vingtaine d'années, un rouquin aux oreilles décollées, se présenta à lui.

— Kevin McHugh. Homme à tout faire. Ancien détenu.

Il gloussa avant d'ajouter :

— Je veux dire ancien *pensionnaire*, bien entendu.

— Salut, dit James, que cette entrée en matière n'avait pas déridé.

— Nous devons passer chez toi pour prendre tes affaires.

Ils montèrent à bord d'un minibus garé sur le parking.

— Je suis au courant pour ta mère. Je sais à quel point c'est difficile.

Le véhicule s'engagea dans le trafic.

— Merci, Kevin. Comment tu as atterri dans ce centre ?

— Je suis arrivé à l'âge de quatorze ans, parce que mon père était en prison pour vol à main armée et que ma mère en a fait une dépression. Le jour de mes dix-sept ans, comme je m'entendais bien avec tout le personnel, ils m'ont offert ce boulot.

— Tu es resté pensionnaire pendant trois ans ?

— Il y a pire comme orphelinat. Mais surveille quand même tes affaires. Certains objets ont tendance à disparaître. Dès que possible, offre-toi un cadenas solide pour fermer ton casier. Garde la clef autour de ton cou. Ne l'enlève jamais, même pas pour dormir ou prendre une douche.

— Il y a des problèmes ? Ils sont comment les autres ?

— Oh, il y a bien quelques gros durs, mais tu as l'air de quelqu'un qui ne se laisse pas marcher sur les pieds. Tâche de ne pas leur manquer de respect, et tout ira bien.



La maison était une véritable décharge publique. La plupart des objets de valeur avaient disparu. La télé, le magnétoscope, la hi-fi. Le téléphone fixe. Le micro-ondes.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? s'étonna Kevin.

— Mon beau-père a tout embarqué. Je m'en doutais un peu. J'espère au moins qu'il n'a pas touché à mes affaires.

Il gravit les escaliers menant à l'étage et pénétra dans sa chambre. Sa télé, sa vidéo et son ordinateur s'étaient volatilisés.

— Je vais lui faire la peau, gronda-t-il.

D'un coup de pied, il ouvrit la porte de son placard. La PlayStation 2 et la plupart des autres objets auxquels il tenait avaient échappé au pillage. Kevin entra à son tour.

— Ta mère devait vraiment être pleine aux as, lâcha-t-il en considérant le monceau de matériel électronique. Mais tu ne peux pas emporter tout ça.

— Prenons le maximum. Ron a dit que la maison serait définitivement vidée vendredi.

Une idée prit corps dans l'esprit de James. Il demanda à Kevin de commencer à rassembler ses vêtements dans des sacs-poubelles et se rendit dans la chambre de sa mère. Ron avait emporté la télé portable et la boîte à bijoux. C'était sans importance, car il avait déjà subtilisé toutes les pièces de valeur des années auparavant.

James ouvrit la penderie et s'accroupit pour examiner le coffre-fort. Il savait qu'il contenait des milliers de livres sterling. Le butin de Gwen Choke. Elle ne pouvait pas placer son argent à la banque. On lui aurait demandé des comptes. Il remarqua des outils dispersés sur la moquette. Des entailles sur la porte blindée. Ron avait vainement essayé de mettre la main sur le trésor, mais il n'était pas homme à s'avouer vaincu et allait certainement revenir avec davantage d'équipement.

Cependant, James savait que son beau-père n'avait aucune chance d'ouvrir le coffre. Les livreurs avaient dû s'y mettre à trois pour le monter à l'étage et il était équipé d'un cadran rotatif sophistiqué. Un jour, il avait surpris sa mère à genoux devant la penderie, un roman de Danielle Steele à la main, un ouvrage que ni lui ni Ron n'auraient eu l'idée de feuilleter. À l'évidence, c'était un indice important, même si elle avait pu changer la combinaison depuis cet incident. Il devait essayer. C'était sa seule chance d'empêcher son beau-père de faire main basse sur le pactole.

Une vingtaine de livres de poche étaient alignés sur une tablette, au-dessus du lit. James trouva celui qu'il cherchait et le feuilleta à la hâte.

— Tout se passe bien, James ? cria Kevin depuis l'autre chambre.

James sursauta si violemment que le roman lui échappa des mains.

— Ça roule, répondit-il.

Le livre s'était ouvert de lui-même à une page souvent lue. James remarqua une suite de nombres griffonnés dans la marge. Pour la première fois depuis que sa série noire avait débuté, il avait le sentiment que la chance était de son côté. Il se rua vers le coffre et déplaça la flèche du cadran à cinq reprises : 262, 118, 320, 145, 077. La poignée refusa de tourner. À la pensée de voir l'oncle Ron poser ses mains sur cet argent, il sentit la rage l'étouffer.

Puis il remarqua un autocollant placé sur un flanc du

coffre. Un mode d'emploi. Il le parcourut avec difficulté dans la pénombre de la penderie.

(1) Composez le premier chiffre de la combinaison en tournant le cadran dans le sens horaire.

James n'avait pas imaginé que le fonctionnement du mécanisme dépendait du sens de rotation du cadran. Il plaça la flèche sur le premier nombre et poursuivit la lecture des instructions.

(2) Composez les quatre nombres suivants en tournant successivement le cadran dans les sens horaire, antihoraire, antihoraire puis horaire. Le non-respect de ces instructions rendra l'ouverture impossible.

Il composa les quatre premiers nombres.

— À quoi tu joues ? demanda Kevin.

James se retourna brusquement. Le jeune homme se tenait à l'entrée de la chambre. Par chance, la porte de la penderie l'empêchait de voir ce qu'il fabriquait. Il avait l'air sympa, mais c'était un adulte, et James avait la certitude qu'il exigerait que le contenu du coffre soit remis à la police ou à l'oncle Ron.

— Je cherche un truc, répondit-il, d'une voix mal assurée.

— Viens m'aider à emballer tes affaires. Il faut que tu fasses le tri.

— J'arrive dans une minute. Je n'arrive pas à mettre la main sur les albums photos.

— Tu as besoin d'aide ?

— Non ! s'exclama-t-il, sans parvenir à maîtriser son émotion.

— Il nous reste vingt minutes. Je dois commencer le ramassage scolaire dans une heure.

Sur ces mots, il battit en retraite dans l'autre pièce. James composa le cinquième numéro. Un déclic se produisit. En déchiffrant la dernière ligne, il ne put s'empêcher de sourire.

(3) Pour des raisons de sécurité, retirez cet autocollant dès que le fonctionnement du mécanisme vous sera familier.

James tourna la poignée et la porte s'ouvrit. Les parois du coffre étaient épaisses, à tel point que l'espace disponible à l'intérieur était extrêmement réduit. Il contenait quatre piles de billets de banque et une petite enveloppe. James s'empara d'un sac-poubelle et plaça l'argent à l'intérieur. Puis il glissa l'enveloppe dans sa poche.

Il imagina avec satisfaction la tête de Ron lorsqu'il entrerait dans la pièce et trouverait le coffre ouvert. Alors une idée diabolique lui vint à l'esprit. Il arracha l'autocollant et le posa à la place des billets, avec le roman de Danielle Steele. En guise de touche finale, pour être certain de rendre son beau-père fou de rage,

il s'empara sur la table de nuit d'une photo encadrée le représentant et la glissa à l'intérieur. Lorsque Ron parviendrait enfin à ouvrir le coffre, ce serait la première chose qu'il verrait. Il ferma la porte, donna un tour de cadran et replaça les outils dans leur position initiale.



James regagna sa chambre d'excellente humeur, le sac contenant l'argent à la main. La pièce semblait étrangement nue. Kevin avait emballé tous les vêtements qui traînaient habituellement à même le parquet.

— C'est bon, j'ai trouvé les albums.

— Parfait. Mais j'ai peur qu'il ne te faille faire quelques sacrifices. Au centre Nebraska, tu ne disposeras que d'une penderie, une commode et un casier métallique.

James examina les objets éparpillés sur le sol. Il se moquait de la plupart d'entre eux. Il ne tenait qu'à sa PlayStation 2, à son portable et à son lecteur MP3. Il était résolu à abandonner ses jouets et tous les gadgets qui n'étaient plus de son âge. Son seul souci, c'était que Ron avait dérobé sa télé et qu'il se demandait où il allait bien pouvoir brancher sa console.

Le regard de Kevin se posa sur la Sega Dreamcast et la Nintendo Gamecube.

— Tu ne les prends pas ?

— Je ne me sers que de la PlayStation. Je te les donne, si tu veux.

— Je ne peux rien accepter de la part des pensionnaires.

James donna un coup de pied rageur dans les consoles.

— Je ne veux pas que mon beau-père se fasse du fric en les revendant. Si tu ne les veux pas, je les balance à la poubelle.

Kevin resta hésitant. James écrasa la Sega d'un coup de talon. À son grand étonnement, il ne se produisit pas grand-chose. Il la souleva puis la jeta contre le mur. Le boîtier explosa. Des fragments de plastique et des composants électroniques tombèrent en pluie derrière le lit. Kevin fit rempart de son corps pour sauver la Gamecube.

— OK, James. Voilà ce qu'on va faire. Je prends la console et les jeux, mais, en échange, je te paie un super cadenas sur le chemin du retour. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Marché conclu.



Ils portèrent les sacs-poubelles jusqu'au minibus, puis James inspecta une dernière fois chaque pièce de la maison où il avait vécu depuis sa naissance. Les larmes lui montèrent aux yeux.

Kevin tourna la clé de contact et donna un coup de

klaxon. James ignora son appel. Il ne pouvait pas quitter la maison sans emporter un souvenir de sa mère.

Lorsqu'il était petit garçon, après avoir pris son bain, il s'asseyait devant la coiffeuse de Gwen. Il se rappelait l'odeur du shampooin. La fatigue de la fin de journée. Elle l'aidait à mettre son pyjama puis lui brossait les cheveux. C'était avant la naissance de Lauren. Lorsqu'ils étaient tous les deux. James sentit une boule monter dans sa gorge. Il trouva la vieille brosse à manche de bois et la glissa dans l'élastique de son pantalon de jogging.

6. Kyle

James réalisa qu'il avait commis une erreur lourde de conséquences. La photo constituait une provocation amusante, mais c'était aussi une façon de signer son forfait. Il aurait dû laisser quelques billets dans le coffre. Ainsi, Ron n'aurait jamais su qu'il s'était emparé de son contenu. Désormais, son beau-père ferait tout pour récupérer l'argent. Et il disposait d'un moyen de pression : Lauren. Il avait le pouvoir de les séparer à jamais.



Kevin conduisit James jusqu'à sa nouvelle chambre et lui expliqua brièvement les ficelles de la vie au centre, comme le fonctionnement des machines à laver et la procédure pour se procurer des produits de toilette. Puis il le laissa déballer ses affaires. La chambre était meublée de deux lits, une commode, une penderie, deux casiers en métal et deux bureaux. Les murs

étaient décorés de posters des groupes de métal Korn et Slipknot. Il remarqua un skateboard sur le sol et des fringues streetwear soigneusement rangées dans la penderie : des baggies, un hoodie, des T-shirts de marques Pornstar et Gravis. Son compagnon de chambre avait l'air plutôt cool. Une télé portable était posée sur son bureau, ce qui réglait le problème de la PlayStation.

Il consulta sa montre. Il lui restait environ une heure à tuer avant le retour des autres pensionnaires. Il sortit l'argent du sac-poubelle, des liasses de billets de vingt et de cinquante livres retenues par des élastiques. Chacune d'elle contenait mille livres. Il en compta quarante-trois. Il fut aussitôt saisi de vertiges.

Il devait trouver au plus vite une cachette où Ron n'aurait pas l'idée de fourrer son nez. Il examina sa minichaîne portable. Elle était bonne pour la poubelle. La moitié des boutons manquaient, et la touche *rewind* du lecteur de cassettes était inopérante. James l'avait emportée faute de mieux, car son beau-père avait fait main basse sur sa sound machine toute neuve.

Il fouilla dans un sac, en sortit un couteau suisse, puis dévissa le panneau arrière de l'appareil. Il le vida consciencieusement de ses circuits imprimés et de ses fils électriques, ne laissant que ce qui était visible de l'extérieur, comme le haut-parleur et le boîtier du lecteur de cassettes. Il mit quatre mille livres de côté, fourra le reste dedans, remplaça les vis puis glissa la minichaîne dans son casier.

Il enfouit une liasse dans la poche d'un jean, une autre dans une chaussure, une troisième entre les pages d'un roman. Il tira cent livres de la dernière, afin de conserver un peu d'argent de poche, puis posa le reste dans le casier.

Si, comme il le prévoyait, Ron se mettait en tête de cambrioler sa chambre, il trouverait rapidement les quatre mille livres et ne soupçonnerait même pas l'existence des trente-neuf mille livres dissimulées dans la minichaîne, un appareil en si mauvais état qu'il ne se donnerait pas la peine de le voler.

Il entassa le reste de son matériel dans le casier, ferma la porte à l'aide du cadenas et passa la clef autour de son cou. Enfin, il entassa ses sacs dans la penderie.

Il s'allongea sur son lit et contempla le mur constellé de minuscules trous, là où d'innombrables pensionnaires, au fil des ans, avaient punaisé des posters et des photos. Puis il pensa à Lauren.



Peu après quatre heures, un garçon fit irruption dans la chambre. Il était brun, mince, un peu plus grand que James, et portait un uniforme scolaire. Il claqua la porte et essaya fébrilement de faire tourner la clé dans la serrure.

Mais un autre pensionnaire plus âgé et plus robuste força le passage d'un coup d'épaule avant qu'il n'y soit parvenu. Il renversa le garçon, le traîna sur le sol,